

Histoire du brin de muguet

À Emmanuel Buenzod

Dans les forêts du Mont-Tendre, à l'abri d'un sureau noir, vivait une famille de muguets. Elle était composée du père, de la mère et d'une douzaine d'enfants disséminés à quelques pas les uns des autres. Les parents avaient chacun huit petites fleurs en forme de grelots. Les enfants un peu moins, mais ils comptaient bien se rattraper ; surtout le petit dernier, à peine ouvert depuis quelques jours et qui n'avait encore que deux clochettes ; il n'en était pour cela ni moins fier, ni moins remuant. Dès qu'un rayon de soleil filtrait entre les branches des grands hêtres lisses et se glissait parmi les fougères et les fraisiers sauvages, le petit muguet se redressait sur sa tige, lui tendait ses feuilles et lui faisait des grâces. Il voulait à toute force devenir grand très vite pour rejoindre le beau rayon doré, se laisser caresser par lui et s'en aller à l'aventure sur son dos à travers la vaste forêt du monde (car il ne doutait de rien et croyait tout possible). Mais son père, qui suivait la trop rapide croissance de son cadet avec souci, lui dit alors :

— Rappelle-toi, mon enfant, que le soleil est un sorcier et un tentateur ; c'est un ami très dangereux et qui n'a pitié de personne. Est-ce que ce fourré tapissé de bonne mousse humide n'est pas une délicieuse habitation ? Grandis et embaume, comme c'est ton devoir, mais si tu veux vivre longtemps et heureux, ne fais pas d'agaceries aux puissants de l'univers et

contente-toi de vivoter tranquille à l'ombre de notre vieux sureau.

Le petit muguet feignit de suivre les conseils de son père, car il était fort bien élevé, mais au fond de lui-même il avait décidé de n'en agir qu'à sa tête. Aussi poussait-il de son mieux, embaumait-il à lui seul comme un bouquet et agitait-il en tous sens ses grelots dès que le joyeux merle, ou l'écureuil affairé, ou la brise capricieuse, ou même l'escargot traînard passaient à sa portée. « Emmenez-moi avec vous, leur disait-il à sa manière, je veux voir la vaste forêt du monde ; je veux servir à quelque chose ; je veux qu'on m'aime ; il y a trop de jeunesse et de beauté en moi pour que je végète ainsi toute ma vie dans l'ombre de notre vieux sureau noir. »

Or, par une belle journée de printemps, la forêt, qui reverdissait depuis quelques semaines et se couvrait de fleurs, retentit jusqu'en ses profondeurs d'appels, de rires et de chansons. Et les grands arbres en travail, le sureau qui commençait d'ouvrir ses ombrelles blanches, l'orchis des montagnes coiffé de ses premières papillotes, les violettes peureuses, les épilobes velus, les fougères et les herbes de toute espèce écoutaient le tintamarre humain avec surprise et un peu de crainte. Quand passe l'homme, la nature a toujours peur ; et ce n'est pas sans de bonnes raisons.

À quelqu'un, cependant, tout ce bruit donnait un secret espoir ; c'était au petit muguet qui venait d'ouvrir son cinquième grelot au rayon du matin. « Pourvu qu'on m'aperçoive, songeait-il en embaumant tant qu'il pouvait, pourvu qu'on me cueille en passant », car il avait entendu raconter la veille par le merle bavard la merveilleuse histoire de l'églantine sauvage, cueillie un jour par la petite princesse et devenue, depuis lors, la plus belle et la plus admirée des roses du jardin royal.

Enfin, le muguet fit si bien qu'on l'aperçut en effet. Il fut cueilli par les doigts d'une jeune fille, puis respiré, baisé, tendu à d'autres lèvres qui le baisèrent aussi. Ensuite, on le passa avec

ses deux feuilles dans la boutonnière d'un jeune homme, où il se tint raide et fier pendant tout l'après-midi, parmi les cris et les jeux d'une école en vacances.

Que de choses il vit ce jour-là ! Des enfants coururent dans des sacs, d'autres en tenant un œuf dans une cuillère ; des garçons jouèrent au ballon dans une grande clairière au fond de laquelle étaient assis côte à côte, sur le tronc d'un arbre abattu, l'instituteur et l'institutrice. Ils ne disaient pas un mot, mais se tenaient par la main, se rapprochaient parfois épaule contre épaule, se serraient légèrement l'un contre l'autre, et cela suffisait pour que le brin de muguet dans sa boutonnière tremblât de toutes ses clochettes. Il vit se lever la lune derrière une montagne, à l'horizon, et il crut que c'était la lanterne du braconnier qui venait parfois tendre ses collets autour du sureau familial. Il vit d'énormes bêtes ; presque aussi grandes que les arbres, et qui traînaient des chars à bancs remplis d'enfants. Il entendit ceux-ci chanter en chœur sur le chemin du retour, et cela lui parut plus beau cent fois que la musique monotone du vent dans les hêtres et les sapins (et parfois une joue brûlante frôlait la boutonnière où il se tenait fermement accroché). Il aperçut un ciel immense criblé d'étoiles et entra pour la première fois dans une maison d'hommes ; plusieurs soleils s'allumèrent brusquement pour le voir et lui souhaiter la bienvenue. Mais il était bien fatigué par ce long voyage de découvertes. Aussi, lorsque deux doigts le tirèrent avec précaution de son étroite prison et le mirent tremper dans un verre d'eau sur le rebord de la fenêtre, il s'endormit sur-le-champ.

Bien reposé et frais, le lendemain, le brin de muguet sursauta de peur quand la grosse cloche de l'église se mit à sonner soudain juste en face de sa fenêtre, elle dont la voix ne parvenait là-haut, dans la forêt, que tout affaiblie, comme un écho lointain porté sur l'aile du vent. Et cela le fit songer un instant à ses parents et à ses frères demeurés dans l'herbe fraîche, à l'abri du sureau. Mais il y avait trop de choses à voir ici pour qu'il fût possible de penser à eux longtemps. La porte du temple venait de s'ouvrir pour le culte du dimanche. Des

voitures arrivaient, des jeunes gens et des jeunes filles. Le muguet se sentit bientôt saisir ; il se retrouva pincé dans la boutonnière et entra tout glorieux dans l'église, où il aperçut tout de suite le charmant visage de la veille qui le regardait, les yeux brillants de plaisir. Mais ce fut la dernière vraiment belle journée du brin de muguet, car le soir même on le glissa dans une enveloppe et il fut enfermé dans un tiroir.

Il ne s'y trouva pas seul, mais en compagnie d'un paquet de lettres nouées par un ruban, et d'un cahier de poésies. Le cahier n'était rempli qu'à moitié et ouvert à la dernière page écrite, où il était précisément parlé de fleurs. Le muguet ne douta point qu'il y serait bientôt question de lui et du grand amour dont il voulait parfumer le monde ; il attendit donc avec confiance. Cependant, bien des journées passèrent, et peut-être même des semaines : le tiroir ne s'ouvrait que pour recevoir une lettre nouvelle, puis on le refermait aussitôt. Pourtant, un soir, une main prit le cahier et y inscrivit un poème ; mais sans doute était-il incertain encore, car le cahier entra et sortit plusieurs jours de suite du tiroir ; des pages en furent déchirées ; des mots s'y trouvèrent raturés ou grattés. Le muguet devina vite qu'il s'agissait de lui cette fois et il ne se trompait pas ; aussi ne regretta-t-il rien de sa longue claustration. Mais, chose étrange, peu de temps après, il fut jeté avec toutes les lettres dans un vieux carton à chaussures solidement ficelé, où il crut étouffer. On le porta quelque part. Il voyagea dans une nuit complète, fut serré, bousculé, meurtri. Et quand il revit la lumière du jour, il reconnut une fois encore le beau visage de la jeune fille, mais tout pâle et amaigri. Hélas ! loin d'être rendu à la joie et à la liberté, le brin de muguet sentit rouler sur lui quelques brûlantes larmes avant de se retrouver enfermé à nouveau dans un tiroir avec les vieilles lettres, ses compagnes, et bien d'autres lettres encore, soigneusement classées et numérotées. À quoi tout cela rimait-il ? Et que faisait-on de sa beauté ?

La pauvre fleur eut loisir d'y songer tant qu'elle voulut. L'hiver passa, l'été revint, puis un autre hiver encore, et un autre été. Enfin, le tiroir fut rouvert et les lettres disparurent. Le brin de muguet tout flétri fut déposé entre les pages d'un livre et,

quoiqu'il s'y trouvât fort à l'étroit, il ressentit beaucoup plus vivement que sa souffrance l'honneur qu'on lui faisait enfin de l'embaumer, car il n'appartenait pas pour rien à la romanesque famille des liliacées. « Je savais bien, pensait-il, que l'on s'apercevrait un jour de mon utilité, et même de ce qui reste de grâce dans mes clochettes. Mon nom et ma personne ne seront jamais oubliés. » Puis le livre alla en rejoindre d'autres sur le rayon d'une étagère.

Et de nouveau les mois et les années passèrent. Beaucoup, beaucoup d'années ; tellement, qu'il serait difficile d'en faire le compte. Jusqu'à ce qu'un jour le livre fût pris sur l'étagère, ouvert et lu. C'était un bon livre : les Chansons et les Ballades de celui qu'on appelle le Poète des Bois et qui a sa statue en ville, dans le Jardin Anglais. Et le jeune homme qui le lut trouva, en feuilletant ses pages, le brin de muguet tout jaune et aplati et comme incrusté dans le papier qui avait fini de boire sa sève et sa vie.

— Tiens, s'écria-t-il, voici une pauvre fleur séchée dans l'édition princeps des poésies du bon vieux Poète des Bois ! Elle n'a pas été mise là sans raison et doit assurément marquer quelque poème pour lequel grand-mère avait une particulière prédilection.

C'était la chanson bien connue sur un jour de vacances et le récit d'un premier baiser cueilli à de belles lèvres au fond des bois. Chanson naïve et admirable, chanson de tous les temps, que chacun sait par cœur aujourd'hui, où figurent le sureau et le merle, les grands hêtres lisses et le brin de muguet, la jeune fille qui le donna et le poète qui le reçut. Chanson d'un seul été sans doute. Peut-être d'une seule journée, et qui resta longtemps inachevée dans le cahier, au fond du tiroir. Mais peu nous importe qu'elle ait été, pour ceux qui la vécurent, brève ou longue, légère ou douloureuse. Ce qui importe, c'est que la chanson soit telle qu'elle est ; qu'elle ait su faire d'un court instant d'amour – ou d'une longue solitude – une musique éternelle.

Et c'est ce que le brin de muguet avait compris. Son génie fut simplement d'avoir existé pour cela. Aussi n'y a-t-il pas à s'apitoyer sur lui. S'il n'a point fait souche dans la forêt, au flanc de la montagne, ses racines sont demeurées dans un poème qui vivra plus longtemps que le sureau noir et que les grands hêtres lisses.